

ARCELORMITTAL MANGE SA PAROLE

Les métallos perdent plus qu'un emploi



Après l'annonce des nouvelles cessations d'activités chez ArcelorMittal, le ciel est désespérément bouché au-dessus des sites liégeois et des 1300 familles touchées de plein fouet. Reportage sur le terrain...

© Magazine L'appel - Christian Van Rompaey

JULIEN LIRADELFO.

Il perd une histoire familiale, une culture ouvrière, un milieu professionnel.

À l'heure de midi, la sandwicherie des Hauts-Sarts à Herstal est bondée. «*Comment ça va, aujourd'hui?*» «*On surnage*» répond un client tout en commandant «*deux assiettes de poulet*». Et il ajoute: «*Quand ça n'ira plus du tout au boulot, tu ne me verras plus...*» Les humeurs sont comme le temps. Plombées.

DES EMPLOIS À LA PETITE SEMAINE

Lorsque la direction d'ArcelorMittal annonce en janvier dernier la fermeture de sept sites sur douze de la phase à froid à Liège, c'est la stupéfaction. Voilà à peine un peu plus d'un an que la direction garantissait que la fermeture du chaud

n'impliquait pas la cessation du froid ! Les travailleurs ne se faisaient pas trop d'illusions : «*Vous verrez que la fermeture de l'un va entraîner celle de l'autre...* » Ils avaient raison.

ArcelorMittal a mangé sa parole. Les promesses d'investissement annoncées au moment du rachat du site en 2006 n'ont

pas été tenues : « Nous avons tout accepté : plus de flexibilité avec des emplois à la semaine, gel des salaires, transferts de postes... En vain. En guise de dessert, nous voilà avec deux procédures Renault sur les bras. »

Julien Liradelfo, jeune ouvrier de 27 ans, est choqué. Le voilà licencié après quelques mois de travail. Bien sûr, cela va lui poser des problèmes : s'il ne retrouve pas d'emploi, il aura des difficultés à payer sa petite maison sur les hauteurs de Herstal. Mais il vit seul. Dans les jeunes familles, ce sera plus serré. « On vit déjà à l'économie et à la débrouille. L'essentiel et rien de plus : le loyer, le chauffage, les vêtements, la santé... »

Mais Julien perd plus qu'un emploi. Il perd une histoire familiale, une culture ouvrière, un milieu professionnel : « J'étais très fier de travailler dans l'acier. Mon grand-père a travaillé à la FN. Mon père était électricien à Chertal. Et depuis juillet 2011, à mon tour, je prends la relève, comme usinier rectifieur au laminoir à chaud de Chertal. Mais pour les jeunes, la situation n'est pas facile. Nous n'avions que des contrats intérimaires, avec quelquefois des contrats à la semaine. Et j'ai vécu, le cœur serré, la dernière nuit du laminoir... C'était comme la fin d'une grande famille que j'avais vite appris à connaître. »

LE TEMPS SUSPENDU

Voilà plus de 18 mois que les travailleurs du chaud ne savent pas ce qui va se passer pour eux. « ArcelorMittal, explique Julien, a annoncé des mises à la prépension à partir d'avril prochain, mais pour les autres travailleurs, rien n'est décidé. Alors que faire ? Y aura-t-il une prime de départ ? Faut-il chercher tout de suite un autre travail ? Combien de travailleurs seront repris à un autre poste ? La vie de chacun est suspendue dans le temps et dans l'espace... J'ai cherché un autre boulot dans l'acier. Les entreprises ne répondent pas. 30% des jeunes de Liège sont au chômage. »

HABITÉS PAR LA RÉVOLTE

« Si on ne fait rien, on va tous y passer... » Voilà ce qu'on entend au café de la gare à Milmort, sur les hauteurs de Liège. Alors, « les ArcelorMittal » ont parlé haut et fort. On les a vus en tête de la manifestation à Bruxelles contre les mesures d'austérité. L'ambiance est déterminée mais bon enfant. La police aide les manifestants à franchir les ronds-points qui font obstacle aux énormes calicots qui traversent toute la largeur des boulevards bruxellois. Ils invitent la police à se joindre à la manif' : « Ha, non ! On ne va pas

jusque-là ! » « Pas grave, répond un manifestant, on est mieux accueilli ici qu'à Namur ou à Strasbourg ! »

De fait, à Namur, puis à Strasbourg, le contact avait été rude. « Bien sûr, commente un manifestant, ils n'avaient pas fait le déplacement à Strasbourg juste pour se promener dans la ville et jeter quelques pétards. Ils étaient habités par la révolte... Dans la sidérurgie, on vit ensemble, parfois depuis de nombreuses années. On a connu des conflits, des accidents, mais aussi beaucoup d'émotions et de joies. Ils entendaient rester dignes après avoir été trahis. Mais ils ont été reçus et traités comme des terroristes... »

IL NE SUFFIT PAS DE DÉNONCER

À Seraing, la commune où le Parti du travail de Belgique (PTB) dispose de cinq sièges au conseil communal depuis les dernières élections, les commerçants soutiennent les travailleurs tout en disant qu'ils « ne font pas de la politique... Quand on tient un commerce, il faut savoir se tenir. Mais nous n'avons pas peur des métallos. Ce sont eux les victimes. Les coupables, ce sont les financiers. Ce qui leur arrive, c'est dramatique, pour eux, mais aussi pour toute la région. Les commerces ferment les uns après les autres. Il y a de moins en moins de mouvements dans les rues... »

Dans ce climat pesant, les métallos ne sont pas moins tendres avec les politiques qui ont traité Lakshmi Mittal de voleur, traître, menteur, patron voyou... « C'est vrai, affirme Julien Liradelfo, l'homme est un cynique qui a su profiter d'un système d'aides aux entreprises que nos hommes politiques, les mêmes qui aujourd'hui décrient le comportement du patron indien, ont mis en place au fil des ans. »

Vincent de Coorebyter, directeur du Centre de recherche socio-politique, n'écrit pas autre chose dans le quotidien *Le Soir* (30 janvier 2013) : « Loin que les patrons soient des hors-la-loi qui bafouent les règles, ce sont des procédures qui s'engouffrent dans le système pour en exploiter toutes les ressources. Il faut donc réfléchir aux effets pervers du système plutôt que de dénoncer des comportements individuels. »

Les métallos se battent pour convaincre les politiques qui les représentent que d'autres solutions restent possibles : « On ne peut se laisser oublier et négocier comme s'il n'y avait rien d'autre à espérer devant la fermeté de Mittal qui pour l'heure n'entend toujours rien céder. »

Christian VAN ROMPAEY